

« *Laïcité et diaconat : Des chemins d'Emmaüs à inventer* »  
- Textes des conférences données par M. Marc Girard -

1<sup>ère</sup> conférence

***Diacres au Québec en 2009, en contexte de laïcité***

Mes amis, vous avez choisi un très beau thème pour votre congrès. Je vois le diacre dans le vif de la vie de l'Église, dans le concret de la vie de l'Église, mais encore plus dans le concret de la vie du monde actuel. Une plante ne pousse pas si elle n'a pas ses racines qui plongent dans la terre; un diacre ne produit pas grand-chose s'il garde la tête dans les nuages et n'a pas les deux pieds bien posés sur la terre. De ce côté-là, c'est une bénédiction que votre appel se vive en couple. Cet appel à deux est un beau complément à notre appel à nous les prêtres, qui se vit dans le célibat. Bien des fois, ce sont les femmes qui, par leur capacité de porter et leur proximité de la vie qui bouge, nous ramènent les deux pieds sur la terre. Dans le couple, un seul est ordonné; mais, je l'ai déjà dit, les deux sont appelés. Jésus a osé affirmer : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » (*Matthieu 19,6; Marc 10,9*) Ce serait encore plus terrible si Dieu lui-même séparait ce qu'il a uni, ne fût-ce que par l'appel à la mission. Qu'on se le dise une fois pour toutes au départ de ce congrès, l'appel est commun, l'appel est solidaire.

***Dans le temps et dans l'espace***

J'ai donné pour titre à ma première conférence, celle de ce soir : « Diacres au Québec en 2009, en contexte de laïcité ». Le mot le plus important est probablement « 2009 ». Malgré l'euphorie des retrouvailles et du rassemblement interdiocésain, essayons de rester bien branchés sur l'aujourd'hui. Bien sûr, nous allons nous éclairer assez abondamment, autant que faire se peut, aux sources de la Parole de Dieu. Mais rappelons-nous que la Parole de Dieu est infiniment plus actuelle que l'actualité rapportée par les médias. Le mot magique de Jésus, prononcé dans la synagogue de Nazareth, donne l'orientation de fond de toute lecture de la Parole : « Aujourd'hui, cette Écriture s'accomplit dans vos oreilles. » (*Luc 4,21*) Mais comme le temps est inséparable de l'espace, le lieu a aussi son importance : « au Québec en 2009 ».

***La compréhension du diaconat***

Évidemment, dans le titre de ma conférence, le mot « diacres » est loin d'être négligeable. Tout au long de la fin de semaine, je vais essayer de vous relancer un peu pour que vous saisissiez un peu mieux certains aspects de ce que vous êtes. À mon avis, le diaconat est encore un peu incompris, non seulement des gens en général, des agents de pastorale laïques et des prêtres, mais même — j'oserais dire — de l'Église officielle dans ses documents. Ce n'est pas tragique du tout. Et le plus gros du charisme diaconal est bien saisi et expliqué. Mais, à mon avis, on exploite un peu mal le texte source qui fonde ce que vous êtes et qui fait l'objet d'une référence explicite dans la prière consécratoire de votre ordination : l'institution des Sept, au chapitre 6 des *Actes des Apôtres*. Je pense qu'on peut en tirer plus de jus que ce qu'on en tire habituellement. Depuis des années, j'ai l'occasion de faire le point avec les diacres et les futurs diacres de ce diocèse-ci. Mais pour les autres, je me sens la responsabilité ce soir d'ouvrir une petite porte, si ça m'est permis. J'y reviendrai tout à l'heure.

***La laïcité, un concept embêtant***

Cela dit, le mot névralgique de votre congrès, c'est sans aucun doute le mot « laïcité ». C'est un mot difficile et embêtant. Et je ne peux tout simplement pas éviter de m'y attarder un peu. Le mot

« laïcité » est vraiment à l'ordre du jour en 2009. Mais je veux qu'on s'entende bien dès le départ : une société laïque, ce n'est pas énervant du tout. De toute façon, le terme définit la sorte d'environnement humain, social et politique dans lequel nous avons concrètement à annoncer Jésus Christ. L'objectif reste inchangé. Mais les stratégies sont complètement nouvelles. On n'a pas le choix. Et tant mieux, en un sens.

Au Québec, on constate encore au bord de la plage les remous et les vagues causées l'année passée par la commission Bouchard-Taylor sur lesdits « accommodements raisonnables ». Personnellement, j'ai l'impression que l'ensemble de l'exercice collectif a eu plus d'importance et a été plus déterminant encore que le rapport lui-même, qui n'est pas mauvais sans doute, mais qui ne s'est peut-être pas suffisamment libéré des préjugés interprétatifs que les deux co-présidents avaient déjà avant les audiences. Même chez des jeunes, il y a eu à certains moments une affirmation assez forte de la valeur des racines culturelles judéo-chrétiennes, et toutes proportions gardées, je ne suis pas sûr que le rapport y fasse pleinement justice. Quant au concept de « laïcité ouverte », prôné par le rapport, il a fait l'objet de critiques assez violentes et même passionnelles, surtout de la part des partisans d'un refoulement de tout le religieux dans la sphère du privé. On y a vu une notion floue, fumeuse, qui risque d'ouvrir la porte à un peu n'importe quoi.

Chez nos cousins les Français aussi, depuis un an et demi, la notion de laïcité a fait des vagues, pour ne pas dire un tsunami. La saga a commencé en décembre 2007, quand le président Sarkozy a été installé officiellement en tant que chanoine honoraire dans la basilique du Latran — imaginez donc ! C'est une vieille tradition qui remonte à Henri IV et qui a été appliquée à presque tous les chefs d'État français. Après tout, le Latran, c'est rien de moins que la cathédrale du pape ! Je cite une petite partie du discours de circonstance, celle qui nous concerne, nous, ce soir. Je vous invite, au moins pour ce soir, à ne pas vous imaginer le président Sarkozy à travers la loupe caricaturale de Gérard D. Laflaque, le dimanche soir à 19h30 !

La France a beaucoup changé. Les citoyens français ont des convictions plus diverses qu'autrefois. Dès lors la laïcité s'affirme comme une nécessité et oserais-je le dire, une chance. Elle est devenue une condition de la paix civile. [...]

Cela étant, la laïcité ne saurait être la négation du passé. La laïcité n'a pas le pouvoir de couper la France de ses racines chrétiennes. Elle a tenté de le faire. Elle n'aurait pas dû. Comme Benoît XVI, je considère qu'une nation qui ignore l'héritage éthique, spirituel, religieux de son histoire commet un crime contre sa culture, contre ce mélange d'histoire, de patrimoine, d'art et de traditions populaires, qui imprègne si profondément notre manière de vivre et de penser. Arracher la racine, c'est perdre la signification, c'est affaiblir le ciment de l'identité nationale, c'est dessécher davantage encore les rapports sociaux qui ont tant besoin de symboles de mémoire.

C'est pourquoi nous devons tenir ensemble les deux bouts de la chaîne : assumer les racines chrétiennes de la France, et même les valoriser, tout en défendant la laïcité, enfin parvenue à maturité. [...]

Même celui qui affirme ne pas croire ne peut soutenir en même temps qu'il ne s'interroge pas sur l'essentiel. Le fait spirituel, c'est la tendance naturelle de tous les hommes à rechercher une transcendance. [...] Or, longtemps la République laïque a sous-estimé l'importance de l'aspiration spirituelle. [...]

S'il existe incontestablement une morale humaine indépendante de la morale religieuse, la République a intérêt à ce qu'il existe aussi une réflexion morale inspirée de convictions religieuses. D'abord parce que la morale laïque risque toujours de s'épuiser quand elle n'est pas adossée à une espérance qui comble l'aspiration à l'infini. Ensuite et surtout parce qu'une morale dépourvue de liens avec la transcendance est davantage exposée aux contingences historiques et finalement à la facilité. [...]

C'est pourquoi j'appelle de mes vœux l'avènement d'une laïcité positive, c'est-à-dire d'une laïcité qui, tout en veillant à la liberté de penser, à celle de croire et de ne pas croire, ne considère pas que les religions sont un danger, mais plutôt un atout.

Le mot était lancé : « laïcité positive ».

En septembre 2008, donc il y a huit mois, le Pape Benoît XVI est allé en France. Avant de se rendre à Lourdes, il a prononcé un discours à l'Élysée, le palais du gouvernement à Paris. Mais avant, dans son petit mot d'accueil, le président est revenu sur le sujet et a mieux défini son concept. Je cite : « Une laïcité qui respecte et qui rassemble. Pas une laïcité qui exclut et qui dénonce. Une laïcité positive renforce la démocratie, et ce, dans tous les domaines ». Et il a osé ajouter : « Nous assumons nos racines chrétiennes. » Il a précisé cependant que la France est « multiple » et redit sa volonté « de tout faire pour que nos compatriotes musulmans puissent vivre leur religion à égalité avec toutes les autres ». Les musulmans sont 5 millions et forment la deuxième religion en France (7½ % de la population; au Québec, plus ou moins 200,000, 2% de la population — ils étaient seulement 5,000 en 1970).

Dans sa réponse, le pape a salué « l'expression belle de laïcité positive » et il a déclaré : « En ce moment historique où les cultures s'entrecroisent, une nouvelle réflexion sur le vrai sens et l'importance de la laïcité est devenue nécessaire ». Pour lui, il est « fondamental d'insister sur la distinction entre le politique et le religieux » mais aussi « de prendre une conscience plus claire de la fonction irremplaçable de la religion pour la formation des consciences ».

On y est. Chez nous, ce n'est pas la commission Bouchard-Taylor qui a instauré un régime laïque. Le mouvement a commencé bien avant. Et il est, en un sens, irréversible. Comme dit l'expression populaire, il faut vivre avec, on n'a pas le choix. On a sauvé le crucifix à l'Assemblée nationale, mais... de justesse ! Pour la prière, le maire d'ici n'a pas encore... tremblé ! On verra. Dans sa 2<sup>e</sup> lettre à Timothée, Paul affirme : « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat... » Mais pour nous, c'est moins facile de savoir exactement c'est quoi, le bon combat. Surtout que, pour saint Paul, il ne s'agit pas vraiment d'un combat d'idées. Il ajoute tout de suite : « ... j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. » (2 Tm 4,7) Je pense que, pour notre sujet de congrès, Paul est en train de nous resituer dans une perspective beaucoup plus profonde. Toute l'existence humaine est un combat. Et, dans le contexte de la laïcité, l'Église court principalement deux dangers : s'attédir dans sa foi, et arrêter de courir, c'est-à-dire s'immobiliser et se coucher sur son ventre, comme le petit chien qui, de guerre lasse, s'accroupit après avoir tourné en rond. Peut-être le temps est-il venu d'arrêter de voir partout des ennemis, et de chercher un peu, à travers un vrai discernement spirituel, quel est le projet de Dieu pour l'Église et le monde de notre temps. On peut jouer au martyr, prétendre que l'Église au Québec est persécutée par les journalistes, les politiciens, les juristes, les artistes, les humoristes et autres vedettes du petit écran. Même si « paranoïa » rime avec « combat », il ne faut surtout pas confondre les deux ! Pendant le Synode des évêques à Rome au mois d'octobre, auquel le pape m'a invité en tant qu'expert, j'ai vécu, célébré, discuté et mangé pendant près d'un mois avec des cardinaux, des patriarches orientaux, des archevêques et des évêques qui ont vécu ou vivent encore dans un réel contexte de persécution : pour ne pas rester dans les nuages, je vais mentionner concrètement Bagdad en Iraq, Téhéran en Iran, Hanoi au Nord du Vietnam, et plusieurs cardinaux d'Europe de l'Est qui ont vécu des moments de noirceur avant la chute récente de l'empire soviétique, et qui en subissent encore les contrecoups même après la chute du rideau de fer... Chez nous, la liberté d'expression reste entière et la liberté d'action n'est pas beaucoup restreinte pour l'Église, à moins qu'on provoque le peuple à outrance en montant aux barricades à la moindre occasion. Il y a un réel combat à mener, je ne le nie pas, et même, j'en suis. Mais j'ai envie de citer une fois encore saint Paul, surtout que l'année qui lui est dédiée prendra fin dans un mois. Dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, il nous dispense, pour mener nos combats en Église, de passer par Valcartier et les quartiers généraux de l'Armée canadienne — je cite — : « Non, les armes de notre combat ne sont point charnelles, mais, au service de Dieu, elles ont la puissance de renverser les forteresses. Nous renversons les sophismes et toute puissance altière qui se dresse contre la connaissance de Dieu... » (2 Co 10,4-5)

## **La laïcité, un mot ambigu**

La laïcité, ce n'est donc pas l'Antéchrist. C'est pas le diable ! (Comprenez-le pas au sens québécois de l'expression !) Mais encore faut-il savoir ce qu'on veut dire par là. Car le mot est ambigu, et les régimes laïques sur la planète sont très diversifiés.

Permettez-moi de faire un peu d'étymologie. Au début, à partir du XIII<sup>e</sup> s., le mot « laïc » s'opposait tout simplement à « clérical ». Je me rappelle, au début de la restauration du diaconat ici dans le diocèse il y a plus de 30 ans, les futurs diacres en formation tiquaient quand ils apprenaient que, d'après le droit canonique, ils feraient partie des clercs et non plus des laïcs. Vous voyez, vous autres mêmes, vous tenez, en un certain sens, à garder votre « laïcité » ! En grec, le mot « laïc » vient de *laïkos*, et c'est tout simplement l'adjectif du mot « peuple ». Je comprends les diacres de se sentir mal à l'aise de ne plus faire partie du peuple ! Il faut dire qu'à l'époque, il y avait d'une part, les clercs, qui étaient instruits, et les laïcs, peu ou pas instruits, et qui étaient instruits par les clercs. On n'aurait jamais eu l'idée d'appeler laïc un incroyant, alors qu'aujourd'hui ceux qui revendiquent l'étiquette laïque avec le plus d'acharnement sont les athées et les agnostiques. Vous voyez à quel point les mots sont élastiques ! Le mot « clerc » vient lui aussi du grec, *klerikos* : c'est l'adjectif du mot *kleros* qui veut dire d'abord et avant tout une « portion de terrain » qui appartient à quelqu'un. À partir de son ordination, le ministre fait partie d'un groupe choisi — par vocation, par appel de Dieu —, un groupe choisi qui en fait appartient en propre à Dieu. Comme les prêtres. Et, d'ailleurs, comme tout le peuple de Dieu. Dans le même sens, le livre biblique de l'Exode disait du peuple d'Israël tout entier qu'il était « la propriété » de Dieu, c'est-à-dire, en termes équivalents, « une nation sainte, un peuple de prêtres » (*Exode 19,6*). Vous voyez, le mot « clérical » devient très beau et riche au plan spirituel dès le moment où on se rend compte qu'il indique une appartenance. Il ne faut surtout perdre ça de vue, surtout dans une société comme la nôtre où les baptisés ont pour une bonne part perdu le sens de leur appartenance. Au plan de la psychologie religieuse, ce serait un point important à creuser si on veut que l'Église renaisse en mieux au Québec. Avec la bousculade inévitable que subissent nos paroisses et les regroupements qu'on impose aux anciennes villes, parfois en « arrondissant » un peu les coins, on comprend que bien de nos gens ont mal à leur sentiment d'appartenance. Mais passons... ce n'est pas notre sujet de congrès.

Quand on parle de « laïcité » de ce temps-ci dans les tribunes publiques, on se réfère à une notion qui a à peine plus d'un siècle, et qui table sur l'indépendance de l'État par rapport aux religions et à l'Église. Le pouvoir public se sécularise, et l'activité religieuse se trouve confinée au domaine privé. Dans un régime laïque, toutefois, en principe, il n'y a pas du tout persécution, encore moins torture : la liberté de croyance et de culte est garantie, et toutes les croyances sont égales entre elles. Au Québec, par exemple, on ne pourrait pas — et je pense que personne ne voudrait — empêcher la construction d'une synagogue, d'une mosquée ou d'un temple bouddhiste dans un quartier où le nombre d'adeptes le justifie.

La laïcité s'appuie donc, vous le voyez, sur des valeurs, des valeurs qui, de soi, ne sont pas antiévangéliques : premièrement, la liberté de conscience, qui permet aux différentes options spirituelles de s'affirmer mais sans s'imposer à personne; deuxièmement, l'égalité de droits de tous les citoyens sans discrimination fondée sur la croyance; et une loi commune à tous qui vise le seul intérêt de la population en général. Il y a donc comme deux principes qui sous-tendent la laïcité, diversité et unité : on tient compte de la diversité des humains, mais on doit trouver un dénominateur commun pour les unir dans une même société et assurer un « vivre ensemble » dans la paix et le bonheur.

Le problème surgit quand la laïcité se pervertit en combat anti-clérical, qui consiste non plus à séparer le pouvoir politique et le fait religieux, mais, au moins pour ce qui nous concerne, à réduire systématiquement l'influence de l'Église catholique dans la société. Là, on ne parle plus techniquement de laïcité, mais de laïcisme. Il y a quelques feux de braise de ce genre-là qui couvent chez nous au Québec en dessous du débat de société qui est à l'ordre du jour actuellement, en

particulier en ce qui a trait au statut de l'enseignement de la et des religions dans nos écoles. Sans nécessairement nous livrer à des combats de coqs, il faut, même pendant le sommeil, garder un œil ouvert comme le font les coqs.

Je pourrais développer encore plus le thème de la laïcité, qui, d'un côté, est très complexe au point qu'on s'y embourbe, et qui, d'un autre côté, est vital pour l'essor de notre Église dans le Québec contemporain.

Mais il me tarde de poser la question de fond qui nous amène tous ici en fin de semaine : Comment les diacres doivent-ils se situer, comme portion choisie du peuple de Dieu (c'est-à-dire dans leur statut canonique clérical), dans ce contexte politique, social et culturel en ébullition ?

### ***Diaconat, un mot piégé***

La manière dont le thème du congrès a été formulé m'oblige, au cours de cette conférence d'ouverture, à bien définir les mots : *Laïcité et diaconat*. Si le mot « laïcité », comme on vient de le voir, pose un certain problème de compréhension, pour ma part, j'ai envie d'en dire autant du mot « diaconat ».

Pour dire les choses un peu sèchement, j'ai toujours trouvé, en tout cas comme spécialiste de la Bible, qu'on se barre terriblement les pieds dans l'étymologie. Je sais comme vous que le mot « diacre », comme le mot « clerc » et le mot « laïc », vient du grec, et qu'il dérive directement du verbe *diakonein* qui veut dire « servir ». Mais, contrairement à la tendance qui se maintient — pour parodier l'expression célèbre de Bernard Derome —, j'ai toujours pensé et suggéré que le spécifique de votre ministère, ce n'est pas le service, n'en déplaise à l'étymologie. Le mot « diaconat », qui vient du grec, est l'équivalent exact du mot latin « ministère » qui veut dire lui aussi « service ». Le service ne m'apparaît pas comme une particularité de votre ministère; c'est une caractéristique générale qui s'applique à tous les ministères — et c'est l'évidence même — : le ministère de l'évêque, celui du prêtre; le service définit même à la base toutes les formes d'engagement baptismal, y compris, à plus forte raison, l'engagement des agents laïques de pastorale. Mais alors, me direz-vous, c'est quoi qui définit le ministère de celui qu'on appelle le diacre ? Si vous voulez, essayons ensemble de découvrir un peu mieux ce que vous êtes. À la lumière des Écritures. Ça m'apparaît très important. Non seulement pour vous assurer la valorisation dont tout le monde a besoin pour fonctionner. Mais aussi pour éviter de possibles dérives.

Après la restauration du diaconat dans l'Église catholique, demandée par le Concile, on a publié pas mal d'études théologiques, canoniques et pastorales sur le sujet. Mais les fondements bibliques, à mon humble avis, n'ont pas été approfondis à souhait.

Le Premier Testament emploie une seule fois le mot « diaconie<sup>1</sup> », au sens où on dit : « Je me suis acheté un service de table dans tel magasin à grande surface. » Donc, il ne faut pas en faire un plat ! Le mot « diacre » s'y trouve 4 fois, toutes dans le livre d'Esther, où il désigne les valets qui font le service du roi<sup>2</sup>. Comme, dans l'Église, vous n'êtes pas du tout des valets — je vais le redire avec emphase tout à l'heure —, je mets un gros X sur le Premier Testament.

Dans le Nouveau Testament, le mot « diaconie » se trouve en tout 34 fois. C'est un peu un mot fourre-tout. Ça peut désigner tout simplement la préparation d'un repas, comme la « diaconie » de Marthe l'occupée, la sœur de l'autre qui s'appelait Marie, la femme au iPod avec une paire d'écouteurs sur les oreilles<sup>3</sup>, ou, dans les *Actes des Apôtres*, la « diaconie quotidienne » des tables — plus ou moins l'équivalent de nos soupes populaires — où ceux qui s'occupaient des indigents à

<sup>1</sup> *1 Maccabées* 11,58.

<sup>2</sup> *Esther* 1,10; 2,2; 6,3.5. On trouve aussi le mot, en un sens bien banal, dans *Proverbes* 10,4, mais pas sans correspondant dans l'original hébreu.

<sup>3</sup> *Luc* 10,40.

Jérusalem servaient les Juifs et négligeaient les veuves des immigrants (les « Hellénistes »)<sup>4</sup>. Il y a aussi, dans le même sens d'assouvissement des besoins matériels, la grande « diaconie » entreprise par Paul en faveur de l'Église pauvre de Jérusalem<sup>5</sup>; une sorte de Centraide deux mille ans avant notre époque à nous — le jour de la collecte, saint Paul se gelait probablement moins au bord de la rue que nos évêques à nous autres ! Jusqu'ici, mes bons amis, on ne trouve pas du tout le spécifique de votre ministère ! Je continue. En fait, un peu tous les ministères, dans le Nouveau Testament, sont qualifiés de « diaconie »<sup>6</sup> : d'abord, celui des Douze apôtres de Jésus<sup>7</sup>, celui de l'évêque<sup>8</sup>, celui de Paul<sup>9</sup> et de ses collaborateurs<sup>10</sup>, ces fondateurs d'importantes communautés chrétiennes, qui n'entrent pas encore vraiment dans nos catégories plus claires d'évêques, de prêtres ou de diacres ordonnés. Jusqu'à maintenant, mes chers diacres, on n'a pas encore trouvé votre place dans le Nouveau Testament. Il y aurait toujours la « diaconie » mentionnée parmi les charismes dans la lettre aux Romains, à côté de la prophétie, du ministère de la consolation et de l'enseignement<sup>11</sup>. Mais il ne faut pas confondre trop vite charisme et ministère.

On va avoir probablement un peu plus de chance avec le mot « diacre » lui-même (en grec, *diakonos*). On le trouve 29 fois dans le Nouveau Testament. Voyons voir. Encore ici, le mot prend souvent le sens banal de « serviteur » : par exemple, on appelle « diacres » ceux qui servent le vin aux noces de Cana<sup>12</sup> — un peu l'équivalent d'un garçon de table au Château Frontenac : même si, comme diacres, vous versez le vin dans le calice à la messe, on ne peut pas dire que c'est une très grosse valorisation ni que ça définit adéquatement votre ministère ! Il est même dit par saint Paul que toute autorité politique est « diacre de Dieu »<sup>13</sup>. En un sens un peu plus spirituel, tout croyant doit se faire « diacre », c'est-à-dire serviteur « du Christ »<sup>14</sup>. Paul se définit lui-même plusieurs fois comme serviteur : « diacre de l'Évangile<sup>15</sup> », « diacre de l'Église<sup>16</sup> », ou même « diacre d'une alliance nouvelle<sup>17</sup> ». Et ceux qui collaborent à son ministère apostolique sont également appelés « diacres<sup>18</sup> », mais pas du tout au sens précis que prend votre ministère diaconal à vous autres. Même les Douze, les proches de Jésus, sont invités à se faire « diacres<sup>19</sup> », au sens d'une attitude morale de disponibilité et d'humilité. Il est même question, sous la plume de saint Paul, des « diacres de Satan<sup>20</sup> », mais soyez sans crainte, ça ne s'applique pas à vous autres ! Ce qui rétablit l'équilibre, c'est ceci : une fois, Paul appelle le Christ lui-même « diacre<sup>21</sup> ». Écoutez, j'ai presque épuisé les 29 emplois du mot « diacre » dans le Nouveau Testament, et il n'a pas encore été question de vous autres. En fait, il reste seulement deux textes qui, eux, sont pertinents. Au début de la lettre aux Philippiens, Paul adresse ses salutations — je cite — « aux évêques et aux diacres » (*Philippiens* 1,1). Puis, dans la première à Timothée, il énumère les qualités requises du « diacre », qui, soit dit en

<sup>4</sup> Actes 6,1.

<sup>5</sup> Actes 11,29; 12,25; 15,31; 1 Corinthiens 16,15; 2 Corinthiens 8,4; 9,1.12-13.

<sup>6</sup> Les textes les plus clairs à cet égard sont 1 Corinthiens 12,5 et Éphésiens 4,11. On distingue, en outre, la « diaconie de la Parole » (Actes 6,4), la « diaconie de la réconciliation » (2 Corinthiens 5,18), ou plus généralement la « diaconie du Souffle... et de la justification » (3,7-8). On parle même, par extension, de la « diaconie » des anges (Hébreux 1,14).

<sup>7</sup> Actes 1,17.25.

<sup>8</sup> Apocalypse 2,19.

<sup>9</sup> Actes 20,24; 21,19; Romains 11,13; 2 Corinthiens 4,1; 6,3; 11,8; 1 Timothée 1,12; 2 Timothée 4,11.

<sup>10</sup> Colossiens 4,17; 2 Timothée 4,5.

<sup>11</sup> Romains 12,7.

<sup>12</sup> Jean 2,5.9. Exactement comme dans le livre d'Esther (voir précédemment, note 2), Matthieu 22,13 parle des « diacres » du « roi ».

<sup>13</sup> Romains 13,4.

<sup>14</sup> Jean 12,26. Cf. Matthieu 23,11.

<sup>15</sup> Éphésiens 3,7; Colossiens 1,23.

<sup>16</sup> Colossiens 1,25.

<sup>17</sup> 2 Corinthiens 3,6.

<sup>18</sup> 1 Corinthiens 3,5; 2 Corinthiens 6,4; Éphésiens 6,21; Colossiens 1,7; 4,7; 1 Timothée 4,6.

<sup>19</sup> Matthieu 20,26; Marc 9,35; 10,43. Voir aussi 2 Corinthiens 11,23.

<sup>20</sup> 2 Corinthiens 11,15.

<sup>21</sup> Romains 15,8. Et, par antithèse, Galates 2,17.

passant, sont pratiquement les mêmes que celles exigées des évêques : « Comme [les évêques], les diacres [doivent être] respectables, n'avoir qu'une seule parole, ne pas boire beaucoup de vin [heureusement, il n'est pas question de la bière !], ne pas courir les profits malhonnêtes [...] Qu'ils soient les maris d'une seule femme, exerçant une belle autorité sur leurs enfants et leur propre maisonnée. » (1 *Timothée* 3,8.12) Tiens ! on dirait des critères pour le Conseil des ordres ! Ces deux textes ne semblent pas considérer les évêques et les diacres dans une perspective hiérarchique stricte. À ce stade, ils apparaissent plutôt, semble-t-il, comme des responsables, pas vraiment subordonnés les uns aux autres.

Il me reste une dernière référence à commenter brièvement : le salut que saint Paul, à la fin de l'épître aux Romains, adresse à la fameuse « Phœbé, notre sœur — comme il l'appelle —, étant diacre de l'Église qui est à Cenchrées » (*Romains* 16,1). Le mot « diacre » ici conserve la forme masculine, même s'il s'agit d'une femme. Les partisans de l'ordination des femmes, évidemment, citent tous ce texte comme une preuve soi-disant certaine qu'il existait un ministère féminin ordonné à l'époque apostolique. Mais, comme vous le voyez d'après mon relevé biblique, il y a seulement trois emplois du mot « diacre », sur les 29 du Nouveau Testament, qui désignent un ministère spécifique. Pauvre Phœbé, c'était peut-être simplement une femme d'œuvres qui était très active et généreuse pour « servir » sa communauté chrétienne, un peu comme la fameuse Lydia des *Actes des Apôtres*, qui avait une personnalité forte et qui a — littéralement — « forcé » Paul et ses compagnons à loger chez elle quand ils sont passés par la ville de Philippiques<sup>22</sup>.

Le rituel de votre ordination diaconale se réfère explicitement à l'institution des Sept, racontée au chapitre 6 des *Actes des Apôtres*. En fait, nulle part dans le Nouveau Testament, il n'est dit que les Sept étaient des « diacres ». Cela n'est pas dit non plus d'Étienne, qui meurt martyr peu après, ni de Philippe qui évangélise la Samarie. Ils font partie des « Sept », un point c'est tout. C'était quoi, les Sept ? Ils faisaient quoi ? Bien sûr, l'imposition des mains des Douze sur eux répondait à un besoin circonstanciel. J'y ai fait allusion tout à l'heure. Les veuves des Hellénistes — ces convertis du paganisme — étaient négligées, au profit des convertis du judaïsme. Alors les Douze ont décidé d'ordonner un groupe de responsables qui s'occuperaient de cette composante non-juive de la première communauté de Jérusalem. Douze, c'est, dans la Bible, le chiffre symbolique du peuple élu, les Juifs. Et Sept, le chiffre symbolique de l'ensemble des nations. Donc — vous me voyez venir —, aux origines de l'Église, les Sept sont un peu l'équivalent des Douze, mais pour les chrétiens issus de milieu païen, et en communion avec les Douze. Bien sûr, vous allez me dire qu'au chapitre 6 des *Actes*, il y a le verbe « servir » (en grec *diakonein*). Le problème concret qui se posait était le manque de disponibilité des Douze pour « servir aux tables »; ils ont donc décidé de se réserver à eux-mêmes — je cite — « la diaconie de la Parole ». Mais tout de suite après, dans le récit, Étienne puis Philippe, deux des Sept, se consacrent apparemment tout entiers au service de la Parole. Il y a, oui, le verbe « servir », qui désigne ici une tâche, une « job » à accomplir momentanément; mais il n'y a pas du tout le mot « diacre » qui désignerait, lui, un ministère permanent. Dans votre cas, donc, à mon avis, on a une étymologie trompe-l'œil. Même si, faute de mieux, on vous appelle des « diacres » (serviteurs), vous êtes les lointains descendants et héritiers de la charge pastorale des Sept, qui était tout orientée vers les païens convertis, donc vers le vaste monde, au-delà des frontières du peuple israélite. Moi, j'ai tendance à trouver ça un peu dangereux de trop s'appuyer sur l'étymologie pour vous définir comme un corps de bons serviteurs, toujours au poste et prêts comme des scouts à accomplir les tâches demandées. En Église, du moins à mon avis, les tâches (au pluriel) doivent toujours rester secondaires par rapport à la mission (au singulier). À la limite, il pourrait y avoir danger que, sous prétexte de service, on maintienne la diaconie comme en tutelle. Le sacrement de l'ordre, pour les diacres comme pour les prêtres et les évêques, confie un ministère de leadership. Un leadership qui se cherche, peut-être. Un leadership mis à l'épreuve dans la société actuelle, et tout particulièrement en contexte de laïcité. Un leadership original, dans les milieux de vie et de travail. Ce qui vous définit le mieux, comme diacres et comme couples engagés, ce n'est pas le service, qui est commun à tous les ministères et même à la condition fondamentale de baptisé; mais ce qui vous définit le mieux, c'est la responsabilité, la prise en charge. Autrement, si on cueille les leçons de

---

<sup>22</sup> *Actes* 16,14-15.

l'histoire, le diaconat, au troisième millénaire, pourrait ne pas avoir beaucoup d'avenir... Et pourtant, le champ de la mission est immense. Et il est des secteurs en Église où, à peu de chose près, vous êtes les seuls à pouvoir œuvrer.

Ce soir, j'ai voulu présenter un peu le thème du congrès « laïcité et diaconat ». Demain, j'aborderai le sous-thème, en expliquant un peu ce qu'on entend par « chemin d'Emmaüs ».

**La pédagogie d'Emmaüs**

Ma conférence cet avant-midi a tout simplement pour titre « La pédagogie d'Emmaüs ». À l'inscription, on vous a remis un exemplaire de ce que j'appelle avec humour « mon livre vert ». Vous savez, en politique, un livre vert propose un projet, un programme sur un sujet donné. Le livre date de quelques années. Mais sauf le « tournant de l'an 2000 », qui est maintenant dépassé — heureusement, sans bogue ! —, tout le reste ne me semble pas du tout avoir vieilli. Il s'agit d'une retraite que j'ai donnée en janvier 1997 à tous les évêques du Québec — ils étaient plus d'une trentaine —, et qu'on m'a demandé de publier par la suite dans un volume. L'épine dorsale de toute cette réflexion, c'est l'Évangile des disciples d'Emmaüs, au dernier chapitre de l'évangile de Luc. C'est peut-être la raison pour laquelle les organisateurs du congrès m'ont mis la main dessus dès l'an dernier pour apporter un peu d'eau au moulin de votre démarche de cette fin de semaine-ci. Dans la vie concrète de l'Église, on échange tant et tant de paroles humaines... Si vous voulez, ce matin, dans la demi-heure qui nous est allouée, on va essayer de laisser toute la place à la Parole de Dieu. Et donc, je vous suggère d'ouvrir vos oreilles et votre cœur au texte même qui va nous servir de guide, ou, si vous aimez mieux, de carte routière, voire — pour moderniser la comparaison —, qui va nous servir de GPS.

**Évangile de Jésus Christ selon saint Luc (Lc 24, 13-35)**

- 13 Le troisième jour après la mort de Jésus, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem,
- 14 et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé.
- 15 Or, tandis qu'ils parlaient et discutaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux.
- 16 Mais leurs yeux étaient aveuglés, et ils ne le reconnaissaient pas.
- 17 Jésus leur dit : « De quoi causiez-vous donc, tout en marchant ? » Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes.
- 18 L'un des deux, nommé Cléopas, répondit : « Tu es bien le seul de tous ceux qui étaient à Jérusalem à ignorer les événements de ces jours-ci. »
- 19 Il leur dit : « Quels événements ? » Ils lui répondirent : « Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth : cet homme était un prophète puissant par ses actes et ses paroles devant Dieu et devant tout le peuple.
- 20 Les chefs des prêtres et nos dirigeants l'ont livré, ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié.
- 21 Et nous qui espérions qu'il serait le libérateur d'Israël ! Avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé.
- 22 À vrai dire, nous avons été bouleversés par quelques femmes de notre groupe. Elles sont allées au tombeau de très bonne heure,
- 23 et elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont même venues nous dire qu'elles avaient eu une apparition : des anges, qui disaient qu'il est vivant.
- 24 Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. »
- 25 Il leur dit alors : « Vous n'avez donc pas compris ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes !
- 26 Ne fallait-il pas que le Messie souffre tout cela pour entrer dans sa gloire ? »
- 27 Et, en partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait.
- 28 Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin.
- 29 Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous : le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux.

- 30 Quand il fut à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, le rompit et le leur donna.
- 31 Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards.
- 32 Alors ils se dirent l'un à l'autre : « Notre coeur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route, et qu'il nous faisait comprendre les Écritures ? »
- 33 À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent :
- 34 « C'est vrai ! le Seigneur est ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre. »
- 35 À leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route, et comment ils l'avaient reconnu quand il avait rompu le pain.

J'ai appelé ça une « pédagogie ». C'est quoi, une pédagogie ? Encore ici, on a un mot tiré du grec : « péd- » veut dire « enfant » et « -agogie » vient d'un verbe qui signifie « conduire, amener ». Bon ! je sais bien qu'on n'est plus des enfants. Mais il faut se dire que, au plan spirituel, face à Dieu Dieu, on reste toujours des débutants. Le mot « -agogie », lui, est dynamique. Une pédagogie, c'est une démarche progressive. Dans l'apprentissage, on ne ressemble pas du tout aux oies qu'on gave de force pour faire grossir et engraisser leur foie (f-o-i-e). Si on avait le foie gras, on vaudrait trop cher ! La foi (f-o-i), ça se nourrit au compte-gouttes.

### **Les quatre étapes**

Comme je l'ai écrit dans mon volume, la pédagogie d'Emmaüs comporte quatre étapes :

- 1- le discours « sombre » de Cléopas;
- 2- le lent réchauffement par la Parole;
- 3- l' « ouverture » des « yeux » au moment de la « fraction du pain »;
- 4- le retour à la communauté.

### **La première étape**

Cet avant-midi, avec le sketch et puis la projection, on est resté, en gros, à la première étape. Parler de brisures, de problèmes, de peurs et d'angoisse, c'est littéralement rester dans le discours sombre.

Je voudrais faire ressortir quelques détails du texte.

D'abord, le gars, il s'appelle Cléopas. Curieusement, en grec, ce nom propre a une signification toute spéciale. Il se compose de deux radicaux: *pas* veut dire « tout(e) », et *kleo-* veut dire « nouvelle ». Il s'appelle donc tout simplement Monsieur « Toutes-Nouvelles » — ou, en transposition plus moderne, quelque chose comme « Monsieur Téléjournal », « Reporter » en chef, « Journaliste expert en tout », « Celui qui fait un reportage complet » ou même « Celui qui se fait le porte-parole de tout le monde ». Un vrai journaliste, quoi ! Pas beaucoup de bonnes nouvelles; en tout cas, plus de choses « sombres » que de choses lumineuses et encourageantes; et puis, pas beaucoup d'ouverture à la foi : dans son reportage, Cléopas rapporte — disons : objectivement — l'opinion de quelques femmes qui sont allées au tombeau, mais c'est un gars... et, en plus, un journaliste ! Ça fait beaucoup plus joli d'être sceptique, aussi sceptique... qu'une fosse septique ! Évidemment, l'autre disciple, dans le récit, ne parle pas. C'était qui ? On ne le saura jamais. J'ai eu vent dernièrement d'une hypothèse selon laquelle l'autre disciple aurait été la femme de Cléopas. Tiens ! le couple diaconal ! Comme dit le proverbe italien, « si non è vero è ben trovato » (si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé)... Ça nous rejoint encore plus : Céline Galipeau, la Cléopas féminine, qui prendrait le dessus sur les traditions Derome (je parle de Bernard) !!!

Si on examine le reportage de Cléopas, on se rend compte que son bulletin de « nouvelles » est entièrement consacré à la toute dernière mauvaise « nouvelle », la manchette : la mort d'une vedette, qu'on vient tragiquement d'assassiner. Mais il y a quelque chose d'un éditorial : notre Monsieur

Reporter communique sa vision personnelle des événements, sa propre lecture du journal de la semaine. Non sans une certaine fierté: il est comme content que son interlocuteur mystérieux ne soit pas au courant; on aime toujours passer pour connaisseur, et renseigner les autres ! Retraduisons son propos en langage plus populaire: « Comment, t'as pas su ce qui s'est passé ? T'as pas lu ton *Journal de Montréal* ou de *Québec*, ta *Tribune* ou ton *Progrès-Dimanche* ? T'as pas écouté le téléjournal ? » De fait, Jésus fait semblant de tout ignorer; Dieu — chose émouvante — se laisse renseigner... Les deux comparses pensent tout savoir; mais au fond, ils n'ont rien d'autre que le savoir du scoop, du journal qui vieillit vite. En fait, trois scoops d'affilée sont dévoilés: la tragédie de la croix, les femmes au tombeau, puis les disciples qui confirment à moitié.

Mais en plus du journal de la semaine, Cléopas s'investit un peu pas mal dans son compte rendu : appelons ça son journal intérieur. Comme les gars — c'est bien connu — ne parlent pas facilement de leurs émotions, le journal intérieur se limite à neuf petits mots bien courts : « Et nous qui espérions qu'il serait le libérateur d'Israël... » Voilà le chat sorti du sac : Cléopas et son chum — ou sa chum ! — pensait que tout allait se régler en criant lapin ! Enfin, quelqu'un qui mettrait les Romains dehors et qui leur froterait les oreilles à la pierre ponce... Ponce Pilate !

Vous voyez, mes amis, ça, c'est nos blessures, nos angoisses, nos peurs, et surtout nos espérances déçues. En Église comme dans la société.

Cette première étape, disons-le clairement, il ne faut jamais la court-circuiter. On dit souvent : Ça presse d'annoncer Jésus Christ sur la place publique. Et puis, l'Église n'écoute pas, ne prend pas le temps d'écouter. Quand la vie est muselée, les oreilles restent bouchées et le cœur reste froid. Il y a là un chemin d'Emmaüs tout nouveau, du moins si on le compare à la pédagogie traditionnelle d'une Église qui parle, qui parle et qui parle encore même à des bancs vides : plutôt l'écoute, l'écoute, et encore l'écoute. Une Église qui n'est pas soucieuse de capter, comme un compteur Jaeger, les radiations et les vibrations du cœur des Québécoises et des Québécoises, est une Église qui creuse sa propre fosse, ou même, qui peut allumer le feu de sa propre incinération rapide.

Voilà, mes chers diacres : votre premier ministère, en couple, c'est un ministère de l'oreille. Mais pour pouvoir écouter les autres, il faut que d'abord vous autres aussi, vous ayez assimilé le contenu du journal de la semaine, et que vous ayez libéré quelque chose de votre journal intérieur, surtout s'il est appesanti par des blessures, des angoisses, des peurs, des frustrations et des déceptions.

Le stade initial du récit décrit assez bien ce qui se passe actuellement chez nous. Nos palabres et nos échanges de vues en Église ressemblent beaucoup, certaines fois, à la « conversation » de Cléopas et de son compagnon: un tas de « paroles jetées pêle-mêle ». Après coup, il serait intéressant de réexaminer, en ce sens, le contenu de beaucoup de nos réunions et sessions, où s'expriment à grand renfort de mots nos désillusions, déceptions, perturbations, frustrations, sur la religion, la pastorale, l'Église, la société. On croirait parfois réentendre après vingt siècles, et sans aucun bruit de fond, la cassette originale d'Emmaüs: « Mais nous, nous espérions que [...] ! » Qu'elles soient rituelles, administratives ou spontanées, les « conversations » en Église, au moins à long terme, requièrent bien davantage que la simple mise en commun de nos opinions, idées, désirs, sentiments et émotions — et même de nos visions de l'Église, fussent-elles solidement assises sur l'observation sociologique ou la recherche théologique de pointe. Nos « conversations » en Église appellent un dépassement : ce discernement qui laisse aussi — prioritairement — la Parole au Christ, au Père, au Souffle vivant.

### ***La deuxième étape***

Je passe maintenant à la deuxième des quatre étapes. Après l'expression — je dirais presque le défoulement thérapeutique — de notre propre journal intérieur, il ne suffit pas d'écouter ce que les autres ont eux-mêmes à défouler et à confier. Il y a, je dirais, une deuxième phase d'écoute, encore plus importante que la première : l'écoute de Dieu lui-même. Bon ! Il parle, c'est sûr, à travers la

nature, à travers les hauts et les bas de l'expérience humaine. Mais le sacrement privilégié de sa pensée et de sa parole, c'est l'Écriture, le don de l'Écriture.

C'est sûr que, concrètement, la Parole de Dieu nous accompagne dans le quotidien : l'eucharistie, la liturgie des Heures, et même les temps libres que chacun y consacre selon ses possibilités petites ou grandes. Mais j'ai l'impression qu'encore, en Église, beaucoup de responsables se nourrissent mal. Il y a comme trois attitudes possibles.

1- La première, c'est la malbouffe spirituelle. On peut fort bien s'engraisser les artères et risquer l'éclatement du cœur si on s'alimente seulement et avidement des journaux, de l'internet, de la programmation télévisuelle ou des romans à la mode. Rien de tout cela n'est mauvais, pas plus que le steak haché n'est mauvais en soi; mais, comme dans tout menu diététique, il faut apprendre à doser. On parle beaucoup, de nos jours, des oméga-3. Dans l'Apocalypse, n'oublions jamais que l'Alpha et l'Oméga, c'est le Christ ressuscité (*Apocalypse* 1,8; 21,6; 22,13; voir aussi 1,17; 2,8)...

2- La deuxième attitude, c'est le *fast-food* : on mange un peu de Parole de Dieu, mais en vitesse et sur le coin du comptoir. J'ai coutume d'appeler ça manger comme des goélands. Une bouchée n'attend pas l'autre.

3- Le remède serait d'apprendre à manger comme des vaches, en ruminant, en laissant revenir en bouche, constamment, ce que, dans la Bible on a de la misère à digérer. N'hésitons pas, donc, à être vaches ! La nourriture biblique, à ce moment-là, devient vachement bonne, comme diraient les Français ! Il faut se donner le temps de goûter, de savourer. C'est la troisième attitude, la seule qui soit bonne pour la santé du corps et de l'esprit.

Cela dit, toutefois, je ne voudrais pas laisser l'impression que tous les œufs sont à mettre dans le panier de la lecture et de la méditation personnelle de la Bible. Depuis mon séjour en Amérique latine en 1991-92, j'ai découvert encore plus ce qu'on appelle là-bas la lecture communautaire. Au Synode d'octobre dernier au Vatican, il y a eu une forte insistance — je dirais : politique — du côté de certains théoriciens européens, pour faire passer le terme *lectio divina* comme synonyme de ce que le Concile avait appelé en termes plus généraux la « lecture priante de l'Écriture ». Il y avait risque de canoniser une méthode particulière, si excellente qu'elle soit, et qui est généralement pratiquée dans la solitude et l'intimité comme le font les moines. J'ai retravaillé en coulisse le texte de ce qui est devenu la proposition 22, pour qu'elle englobe les différentes techniques qui ont cours et qui divergent, selon les continents. La proposition, finalement adoptée telle quelle, est longue et détaillée; je cite seulement une phrase :

« Que les fidèles soient initiés, selon les circonstances et les cultures, à la méthode la plus appropriée de lecture priante, personnelle et/ou communautaire (*Lectio divina*, Exercices spirituels dans la vie courante, les *Seven Steps* en Afrique [du Sud], et ailleurs, diverses méthodes de prière, partage en famille et dans les communautés ecclésiales de base, etc.) »

Si on applique le principe à notre société québécoise, avec les particularités culturelles qui sont les nôtres, et qui comportent chez beaucoup une sorte de rejet de l'institution catholique en tant que telle, je pense qu'il faut trouver des formules originales pour jeter des ponts entre les recherches de pointe en exégèse et la spiritualité populaire, tout en préservant l'autonomie nécessaire de la science et celle de la foi.

J'ai donc le goût, sur une base d'observation, d'aller un peu plus loin et d'exprimer tout haut ce qui, chez moi, est devenu une conviction: la lecture communautaire de la Bible peut devenir une véritable clef du renouvellement de notre vie en Église. Oui, je suis de plus en plus persuadé que l'avenir de la pastorale, dans nos diocèses, ne repose pas beaucoup sur un renouvellement des structures et de l'organisation. Un peu, peut-être, mais pas beaucoup. Car déjà, de ce point de vue, le plus gros et le plus prometteur est bel et bien mis en place, dans le sillage du dernier concile. L'avenir de la mission

dans nos diocèses repose bien davantage, me semble-t-il, sur la redécouverte et la lente digestion de la Parole vivante de Dieu. Moins on va s'y référer, plus on ressemblera à Cléopas et à son compagnon avant leur rencontre avec Jésus : ils parlaient et discutaient, tout tristes, décontenancés, empilant pêle-mêle constatations et impressions. Mais plus toute notre pastorale sera imprégnée de la Parole de Dieu — autrement dit, plus elle respirera à même cet air frais, ce Souffle d'en haut qui vient de Jésus —, plus toutes nos activités en Église deviendront l'œuvre de Dieu, et non pas d'abord notre œuvre à nous.

Or, pour que cette Parole concoure vraiment, activement, concrètement, à bâtir chez nous l'œuvre de Dieu, il faut à tout prix qu'elle soit lue, expliquée, partagée en communauté. Tout seul, Cléopas n'aurait peut-être pas eu la visite du Ressuscité. En tout cas, Jésus dit quelque part en toutes lettres : « Si deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (*Matthieu 18, 20*) Pour débloquer toute son efficacité, la Parole de Dieu a besoin du jaillissement de l'Esprit saint du cœur de plusieurs chrétiens réunis. À ce point de vue-là, il faut avouer que nous, les catholiques, nous tirons de l'arrière; nous avons un gros manque à gagner par rapport aux protestants et aux adeptes des sectes d'inspiration chrétienne. Il nous faut réapprendre, de toute urgence, à libérer la Parole. Pas seulement la parole humaine revendicatrice de nos droits — bonne, nécessaire même, mais insuffisante à elle seule, et quelquefois piégée... Il nous faut réapprendre à libérer la Parole de Dieu. Cela veut dire : faire en sorte que la Parole morte, enterrée dans les écrits de la Bible, retrouve vie et ressuscite, en passant à travers nos cordes vocales sous l'impulsion de l'Esprit saint, pour résonner bien fort aux oreilles de notre monde en recherche, et réussir enfin à le faire bouger... Bref, il ne faudrait pas avoir peur, dans l'Église catholique, de prendre la Parole [avec une majuscule]. Et, même, de la prendre à deux mains, solidement, sous sa forme sacramentelle privilégiée : la totalité des « Écritures ». Dans la scène d'Emmaüs, Jésus mentionne « la Loi et les Prophètes ». Dans l'apparition aux Douze, qui suit immédiatement, il ajoute « les Psaumes ».

S'agit-il d'une simple lubie, d'une projection idéaliste, d'une rêverie de théologien décrochée de la réalité bien terre à terre et quotidienne de notre Église? Je me suis sérieusement posé la question. Et je me la pose encore... Mais je n'arrive pas à répondre oui. Car ce que je souhaite pour chez nous, on l'observe déjà un peu dans d'autres pays, plus qu'au Québec. J'ai fait allusion il y a deux minutes aux communautés pauvres d'Amérique latine — tout particulièrement au Brésil —, qui se font de plus en plus championnes de cette lecture de la Bible, sous forme de partages, comme base de toute leur vie collective et facteur d'émergence sociopolitique aussi bien que spirituelle et religieuse.

Notre situation est différente, j'en conviens. Il ne s'agit pas d'importer telle quelle une manière de fonctionner. Mais nous pouvons toujours trouver là une source d'inspiration bienfaisante, un stimulant, un catalyseur. Car, fondamentalement, nous dépendons tous de la même ressource spirituelle privilégiée: la Parole

Perspective qui fait peur, peut-être ? On peut toujours se référer à l'expérience type de Jérémie. Comme lui, plus souvent qu'à notre tour, nous attrapons la frousse; par rapport à la mission, nous vivons nous aussi des crises de conscience un peu terribles. Mais à chacun de nous, le Seigneur adresse à nouveau ces mots déroutants et consolants: « N'aie pas peur de leur face [...]; voici que je mets mes paroles dans ta bouche. » (*Jérémie 1, 8*); « tu seras comme ma bouche » (15, 19). Depuis l'Ascension, le Christ vit à la droite du Père. Prenons bien conscience qu'il n'a plus de bouche comme telle pour continuer d'annoncer sa Parole ! Il a donc besoin d'autres bouches pour rejoindre le monde d'aujourd'hui, pour rejoindre l'Emmaüs de notre monde moderne, de nos diocèses, de notre pays. Chez nous, le Christ a besoin de se trouver une bouche, lui qui n'en a plus matériellement. Et cette bouche, c'est nous tous, hommes, femmes et enfants, diacres, laïcs, prêtres et évêques.

## 3<sup>ième</sup> conférence

### **Des chemins d'Emmaüs à inventer**

Nous en sommes rendus déjà à notre dernière matinée. Vendredi soir, j'ai posé le double problème d'une compréhension juste de la laïcité puis d'un approfondissement du sacrement et de la mission diaconale.

Ce matin, pour boucler la boucle, toujours sur fond de scène du chemin d'Emmaüs dans l'évangile de Luc, on va essayer de défricher, sinon des chemins d'Emmaüs, du moins des petits sentiers d'Emmaüs, ou, comme on dit dans le Sahara, on va essayer de battre quelques pistes.

Hier, dans mon exposé, j'ai présenté en détail les deux premières des quatre étapes de la pédagogie d'Emmaüs. La troisième étape, je l'avais définie au préalable comme « l'ouverture des yeux à la fraction du pain ». Eh bien ! sans que j'aie eu besoin de l'expliquer, on l'a vécue à plein hier en fin d'après-midi avec l'évêque d'ici. C'était l'eucharistie, et on s'est adonné merveilleusement puisqu'on se trouve dans le temps pascal, exactement comme Cléopas et l'autre disciple.

#### ***Troisième étape***

En fait, c'est tout le chemin de Jérusalem à Emmaüs qui est sacramentel. Au terme, on s'assoit à table; la halte constitue le bout de la route; elle se présente comme une sorte de terminus, de point d'arrivée, de destination, d'aboutissement de tout le processus explicatif « dans toutes les Écritures ». Toute célébration, en principe, devrait suivre la pédagogie d'Emmaüs : une première étape, à laquelle il faut accorder un certain temps, consiste dans la remontée du vécu, même si, comme Cléopas et l'autre, on a un regard myope et sombre; dans une deuxième étape, encore plus longue, on interprète à la lumière de la Parole de Dieu le sens profond de ce qu'on vit; vient ensuite la troisième étape, beaucoup plus brève, qu'on pourrait appeler l'achèvement eucharistique.

Voilà bien, pour la vie de l'Église en général et pour la nôtre, un cheminement type. Quand on regarde, d'un œil, tout ce qui se passe au fil du quotidien, et que, dans un réflexe presque naturel, on braque l'autre œil sur la Parole de Dieu, le moindre événement de rien du tout finit par devenir eucharistie. Or, c'est à cette condition-là seulement que le moteur de la foi au Christ s'allume pour de bon : comme pour les disciples d'Emmaüs, c'est uniquement à la fraction du pain que nos yeux s'ouvrent vraiment. Mais comme il faut se laisser réchauffer pour arriver, dans nos vies, à cette expérience de sommet qu'est chaque eucharistie ! On peut présumer que bon nombre de nos célébrations court-circuitent les deux longues heures de marche à pied qui séparent Jérusalem d'Emmaüs. Problème majeur de pastorale. Et de spiritualité... J'ai coutume de dire que ce qui donne son petit goût particulier à chaque communion eucharistique, c'est la Parole de Dieu qui a été proclamée puis mijotée, ruminée longuement, à la manière des vaches. Pas étonnant que la Parole nous reste prise dans la gorge. Après tout, si vous êtes comme moi, on n'a pas des estomacs de goélands pour tout bouffer d'un coup et tout digérer comme un broyeur de cuisine !

#### ***Quatrième étape***

Mais, chose curieuse, le chemin d'Emmaüs ne s'arrête pas du tout à Emmaüs. Le récit évangélique précise, non sans raison, que le village est situé à 60 stades de Jérusalem; c'est pourquoi on évalue la distance à à peu près deux heures de marche à pied. Dès que leurs yeux s'ouvrent, les disciples repartent à pied et refont le trajet en sens inverse. Ça fait combien ? Si je sais bien compter, ça fait en tout une marche de 120 stades. Et le chiffre douze, dans la Bible, c'est le chiffre symbolique du peuple de Dieu, avec ses douze tribus puis les douze apôtres de Jésus, les 120 qui étaient au cénacle après l'ascension de Jésus, et les 144,000 de l'Apocalypse (12 au carré). Dans l'Apocalypse,

au chapitre 12, la femme vêtue de soleil a autour de la tête une couronne de douze étoiles : elle représente l'Église, le peuple élu.

Voilà. Une fois qu'on a exprimé son vécu, y compris les blessures, les peurs, les frustrations et les déceptions, puis qu'on s'est laissé réchauffer par la Parole de Dieu comme par une sorte de chauffe-moteur qui nous aide à mieux démarrer quand on se sent pris par le froid, et une fois qu'on a fait le plein de pain de vie dans l'eucharistie, il faut retourner à l'Église, témoigner de notre expérience spirituelle et la partager avec celle des autres. Comme font les disciples d'Emmaüs. C'est là que la mission évangélisatrice commence.

### ***Des chemins à inventer***

J'en viens à la question plus pratique que je dois aborder ce matin : quels pourraient être les chemins d'Emmaüs à inventer pour que nous, en tant qu'investis du sacrement de la responsabilité, nous arrivions à annoncer Jésus Christ dans un contexte de laïcité ?

Évidemment, chacun a à trouver et à défricher sa propre voie. Mais pour dégager quelques pistes utiles, j'ai pensé prendre modèle sur cinq personnages historiques qui vous ressemblent pour la mission : Étienne, le premier nommé dans le groupe des Sept, Philippe, le deuxième dans la même liste; puis, un peu plus tard dans l'histoire de l'Église romaine, le diacre Laurent; mon quatrième modèle, c'est Calixte, un diacre qui — chanceux ou pas chanceux, vous en jugerez par vous-mêmes — est passé directement de diacre à pape; et pour clore la boucle, je vais revenir à saint Paul qui, dans au moins huit textes, définit sa mission comme une « diaconie » et dans quatre autres textes, s'attribue à lui-même le mot « diacre ».

Chacun de ces cinq héros de la foi et de l'engagement nous ouvre un chemin d'Emmaüs : Étienne nous apprend à argumenter, Philippe, à courir les « chars », Laurent, à valoriser les pauvres, Calixte, à ouvrir "au max" les portes de l'Église, et Paul, à jeter des ponts avec la culture. Ce sont les cinq points que je vais exposer brièvement et avec lesquels vous pourrez laisser votre cœur — mais pas le moteur de votre char ! — se réchauffer sur le chemin du retour à domicile.

#### ***1. Étienne, ou le chemin de l'argumentation***

Comme vous le savez probablement, Étienne est le tout premier martyr de l'Église primitive : on l'a lapidé, c'est-à-dire qu'on l'a tué à coups de pierres. Tout cela nous est raconté aux chapitres 6 et 7 des Actes des Apôtres. Un groupe de Juifs — on dirait aujourd'hui : intégristes — lui en voulaient à mort — c'est le cas de le dire ! Étienne a été victime à la fois de son immense talent et de sa foi, cette foi qu'il a exposée avec force et courage. Encore aujourd'hui dans l'Église, vous vous en rendez compte comme moi, les personnes qui ont un immense talent et qui parlent fort courent le risque de recevoir des roches par la tête... C'est vrai chez nous au Québec aussi bien qu'à Rome !

Dans le cas d'Étienne, le problème auquel il s'est heurté, c'est celui d'un conservatisme absolument fermé. Avec hargne, on l'a accusé de parler contre le Temple et contre la Loi de Moïse. Dans le système de pensée de ses détracteurs, une fois qu'on avait un livre sacré qui emprisonnait l'Esprit saint et puis une solide bâtisse en pierre qui emprisonnait la présence de Dieu, on n'avait plus besoin de rien, il n'y avait plus rien de neuf à attendre, on "possédait" la vérité. Et donc, on avait le devoir d'exterminer tout ce qui remettait en question les institutions établies.

Dans son long discours, Étienne argumente. Il argumente d'une manière très serrée. Il argumente à partir de la Bible, dont il propose une synthèse remarquable. Il y a là un chemin d'Emmaüs à défricher pour les diacres et leurs épouses : argumenter. Pourquoi argumenter ? Parce que, comme Église, on dérange. On scandalise. On indispose. Et on se fait lancer des roches. Dans les médias. De la part de certains politiciens, journalistes, humoristes, artistes, animateurs et animatrices de tribunes libres au petit écran, etc.

Comme Étienne le fait avec les Juifs dans son long discours — qui sera en fait son dernier —, nous aussi, on doit redonner à nos concitoyens québécois et québécoises de souche, une connaissance objective, impartiale et sereine des racines judéo-chrétiennes de notre société. En fait, ce sont pas les juifs, ni les musulmans et encore moins les immigrants qui nous “garrochent” des roches. Les roches nous viennent de l’intérieur, si je puis dire. Mgr Turcotte a coutume de dire que ce qui garde l’Église de Montréal vivante, ce sont les ethnies — nos chrétiens de souche, eux, ont lâché en grande partie — : le dimanche, les églises montréalaises où il y a une grande concentration de Portugais, de Latino-américains et de Vietnamiens sont pleines.

Avec nos chrétiens de souche qui ont “lâché” et avec ceux de plus en plus nombreux qui chez nous se proclament athées ou agnostiques, il faut argumenter sur une solide base d’Écriture sainte. Notre parole à nous est fragile. La Parole de Dieu, elle, est « vivante, efficace, plus incisive qu’un glaive à deux tranchants », comme le dit si bien la lettre aux Hébreux; « elle pénètre jusqu’au point de division de l’âme et de l’esprit [...], elle peut juger les pensées et les sentiments du cœur » (*Hébreux* 4,12)

Étienne, lui, argumente plutôt avec des Juifs intégristes. Nous aussi, on a de la misère avec les catholiques qui ont toujours les yeux dirigés vers l’arrière, ce que j’appelle le « complexe de la femme de Lot » — celle qui, à Sodome, contrairement à la consigne de l’ange, s’était revirée par en arrière et avait viré en statue de sel. Je donne un exemple concret. Ici à Chicoutimi, tout récemment, on a eu une salve de publicités, même malveillantes à la limite, pour essayer d’obtenir l’autorisation de célébrer la messe tridentine le dimanche. Je n’ai rien contre le latin, ni contre le chant grégorien, ni contre le rituel de saint Pie V. Ce que je déplore, ce n’est pas le contenu de la revendication, mais la mentalité et peut-être aussi les faiblesses psychologiques qui se cachent là-dessous. Il me semble que, si on place massivement tout notre intérêt du côté de la Parole de Dieu, on va avoir le goût de l’entendre et de la ruminer d’abord et avant tout dans la langue maternelle. Une bonne argumentation, solidement basée sur l’Écriture, ne suffira probablement pas à venir à bout des tendances intégristes, mais des partages ouverts, en commun, dans un climat d’acceptation et de tolérance réciproques, pourront nous faire avancer sur le chemin de la concorde et de la paix.

## **2. Philippe, ou le chemin de l’initiation chrétienne**

Tout de suite après l’histoire d’Étienne, les Actes des Apôtres nous présentent le deuxième du groupe des Sept, donc, un de vos ancêtres — je ne dirai pas : dans le service, mais — dans la responsabilité.

Dans ma présentation initiale, tout à l’heure, j’ai dit qu’Étienne nous montre le chemin de l’argumentation, et que Philippe nous enseigne à « courir les chars ». C’était juste pour capter votre attention ! Si vous connaissez le récit biblique (*Actes* 8,26-40), vous vous rappelez sans doute que Philippe a rejoint le haut fonctionnaire de la reine d’Éthiopie dans son « char » : le texte emploie trois fois le mot « char ». Philippe, comme on disait avant la loi 101, se fait donner un “lift” !

Philippe, c’est un chanceux ! Imaginez ! En une seule rencontre, apparemment pas bien longue, il réussit à convaincre un grand de ce monde de se faire baptiser. Et ça se passe entre Jérusalem et Gaza... Tiens ! la route entre Jérusalem et Gaza : on en a parlé beaucoup, depuis quelque temps, au téléjournal...

Oui, Philippe, c’est un chanceux. Si, par comparaison, je me regarde, ça m’est peut-être arrivé déjà de rencontrer une personne quelques heures et d’exercer une influence un peu déterminante sur sa vie. Peut-être. Mais il a fallu que je la rencontre bien des fois par après pour consolider les fruits. Et puis, en général, je n’ai pas du tout eu le même succès que Philippe. Dans ma naïveté, je me suis demandé pourquoi. Peut-être que je ne suis pas autant que lui emporté par « l’Esprit du Seigneur ». Peut-être que je ne me déplace pas assez, que je ne pars pas suffisamment en voyage pour rejoindre les gens dans leur « char », là où ils sont rendus. Peut-être aussi que les gens auxquels j’essaie d’apporter de la lumière et des réponses ne se sont même pas posé de questions. Dans ce contexte-là, ce n’est pas étonnant que je frappe des noeuds. Le gars du récit, lui au moins, il revenait

de pèlerinage et il était en train de fouiller sa Bible. Chez nous, l'immense majorité de nos gens donnent l'impression de ne pas manger assez la Parole de Dieu avec leurs yeux et leurs oreilles. C'est pourquoi, trop souvent, quand ils mangent avec leur bouche le Pain vivant venu du ciel, l'eucharistie, ça n'a pas l'air de produire grand effet. Ils l'avalent tout rond, comme des goélands. Pas étonnant que ça leur bloque dans le tube, et que beaucoup attrapent des brûlements d'estomac spirituel !

Mais il ne faut pas s'en faire. Les récits du Nouveau Testament sont souvent des sommaires, des résumés : en quelques lignes, on synthétise des itinéraires de conversion qui, en réalité, ont pu prendre beaucoup plus de temps.

Toujours est-il que l'Éthiopien du récit demande le baptême, après une catéchèse apparemment très brève, qui portait sur un seul texte biblique, un texte d'Isaïe. Mais il faut le dire, c'était un texte fondamental, qui annonçait d'avance la venue d'un Messie souffrant, donc un récit qui ouvrait déjà la porte à l'intelligence du mystère pascal.

De nos jours, au Québec, on baptise peut-être un peu moins de bébés qu'auparavant. Mais il arrive qu'après un cheminement sérieux, des grands ados et des adultes demandent le baptême. À quelles conditions un baptême d'adulte est-il pleinement signifiant ? Le récit que je viens de lire fournit au moins trois pistes de réponse. Il faut : premièrement, un cheminement personnel de recherche; deuxièmement, une catéchèse toute fondée sur la Bible, relue à la lumière du mystère pascal; et finalement, une certitude morale que la démarche de la foi va se continuer après la cérémonie.

Philippe, donc, nous ouvre un chemin au cœur de notre monde marqué par la laïcité : le chemin de l'initiation chrétienne.

### **3. Laurent, ou le chemin de la valorisation des pauvres**

J'insisterai moins sur saint Laurent, qui est mort en 258, probablement dans la jeune quarantaine. On raconte qu'il est mort sur le gril, l'ancêtre macabre de vos barbecues ! Si Étienne et Philippe, à Jérusalem, faisaient partie des Sept responsables en chef des communautés de païens convertis à la foi chrétienne, Laurent, lui, c'était un vrai « diacre », au sens où on comprend aujourd'hui ce ministère. C'est donc un des vôtres. Il était chargé par le pape de gérer le trésor de l'Église. Une sorte de Michael Sabia, président de la Caisse de dépôt et placement de l'Église de Rome au III<sup>e</sup> siècle ! Ou même un ancêtre de la ministre Monique Gagnon-Tremblay, l'actuelle présidente du Conseil du Trésor ! Revenons à l'histoire de saint Laurent. Alors que le pape Sixte II venait d'être arrêté et condamné, sentant le fer — le fer du barbecue —, il a distribué aux pauvres tous les biens de l'Église. Il est surtout célèbre par la phrase qu'il a prononcée quand le préfet de Rome — un païen évidemment — l'a sommé de lui livrer le fameux trésor; il a demandé un peu de temps, fait venir les orphelins, puis il a dit au préfet en lui montrant les orphelins : « Voilà les trésors de l'Église, que je vous avais promis. » La légende rapporte qu'il a subi son martyre sans aucune plainte, en priant pour l'Église de Rome. Lors de son agonie, on lui prête les paroles suivantes : « Voici, misérable, que tu as rôti un côté ; retourne l'autre et mange. » Heureusement que le dîner ici n'est pas cuit sur barbecue : ça m'enlèverait un peu l'appétit !

En contexte de laïcité, Laurent nous ouvre le chemin de la valorisation des pauvres. Il y a là pour les diacres d'aujourd'hui un chantier immense. Une Église qui a perdu de la crédibilité par des déclarations qui passent mal la rampe ou, au pire, par des scandales affreux comme la pédophilie, a toutes chances de retrouver sa crédibilité quand elle prendra résolument le parti des petits, des pauvres, des drogués, des malades mentaux, et de tous des marginalisés de notre société.

### **4. Calixte, ou le chemin des portes ouvertes**

Mon quatrième personnage, Calixte, me fait revenir un peu en arrière, historiquement parlant. Lui aussi est mort martyr à Rome, mais en 222, c'est-à-dire trente-six ans avant saint Laurent. Dans

mon exposé, pardonnez-moi, mais je marche un peu comme un crabe, de reculons ! Calixte est un ancien esclave qui avait été chargé d'administrer les biens de son maître, un haut fonctionnaire de l'empereur romain. Malheureusement, il a fait de mauvaises opérations financières — encore là, la Caisse de dépôt ! — qui l'ont amené à une arrestation puis au cachot, et finalement envoyé comme bagnard pour travailler dans les mines de soufre en Sardaigne. Drôle d'itinéraire pour un futur pape : on est loin de Benoît XVI ! Mais c'était sûrement un homme de talent puisque, après sa libération grâce à l'intervention de la maîtresse de l'empereur — pensez donc ! —, on lui a confié la gestion des cimetières appartenant à l'Église. Le pape Zéphyrin, nouvellement élu, le fait venir à ses côtés et en fait son secrétaire personnel, avec la fonction d'archidiacre. Quand je vous dis que le diaconat se définit moins par le service que comme sacrement de la responsabilité, vous en avez là un bel exemple ! Calixte était un homme d'action qui se méfiait même un peu des spéculations des intellectuels. Quand le pape Zéphyrin est mort, c'est lui, Calixte, qu'on a choisi pour lui succéder. Il est donc passé directement de diacre à pape ! Ne désespérez pas, vous autres, vous avez peut-être encore des chances de devenir Benoît XVII !

On connaît bien le conflit que le pape Calixte I<sup>er</sup> a eu avec Hippolyte de Rome, un saint prêtre un peu sévère — ça existe ! — qui lui reprochait un certain nombre de décisions audacieuses et progressistes, entre autres à propos des mariages. Hippolyte rêvait d'une Église de purs, de saints, de pauvres. Une Église d'élite spirituelle. Une Église de prophètes et de martyrs. Mais l'histoire nous enseigne que cette conception-là n'amène que de regrettables durcissements. Outre que le bouillant presbytre ne digérait pas l'élection de Calixte à la papauté (en 218), il lui a déclaré guerre ouverte pour sa conception d'une Église « arche de Noé », alors même que le christianisme commençait à se doter d'institutions et à faire boule de neige dans le peuple romain. Calixte plaidait pour une connaissance de Dieu qui soit le fait non pas d'une minorité, d'un noyau de purs, mais de tous, même des plus humbles; il voulait que les chrétiens constituent un grand peuple. Il trouvait le fondement biblique de sa vision d'Église, non seulement dans la parabole de l'ivraie et du bon grain qui poussent ensemble, mais encore plus, comme je l'ai dit, dans le vieux récit biblique de *Genèse* 6–9. Comme l'arche de Noé, l'Église doit contenir toutes sortes de monde, aussi bien des tigres agressifs que des agneaux tout doux, aussi bien des cochons qui sentent mauvais que des paons qui lissent leurs plumes, aussi bien des chiens de salon avec un ruban dans le cou que des chats de gouttière qui courent la prétantaine pendant la nuit. Vous comprenez l'image ? Saint Calixte nous ouvre le chemin d'une Église aux portes ouvertes, ouvertes "au max", comme diraient les ados. Le plus beau dans tout cela, c'est que les deux, Calixte et Hippolyte, sont au calendrier des saints ! C'est une preuve de plus que tout le monde dans l'Église n'a pas à passer par le même moule !

On sait bien le type de ministère qui revient aux prêtres chez nous actuellement : ils sont un peu pas mal accaparés par le dedans de l'Église et les soi-disant purs qui tournent autour des lieux de culte. Dans un contexte de laïcité moderne et de baisse vertigineuse des effectifs de prêtres, vous autres, les diacres et les épouses de diacres, vous avez la mission de faire en sorte que l'Église en 2009 ne soit pas seulement un petit cénacle aseptisé, passé à l'eau de Javel, où on se promène avec des masques anti-grippe porcine, mais une barque qui flotte sur les vagues parfois menaçantes du monde moderne et qui abrite aussi bien les personnes les moins désirables que les plus attirantes.

### **5. Paul, ou le chemin de l'ouverture à la culture**

Ma dernière figure, ce matin, est aussi un modèle de grande ouverture. Ici, d'ouverture à la culture. On en a bien besoin de ce temps-ci où l'immense majorité des Québécoises et Québécois semble rejeter la culture de l'Église ou du moins oublier ses points de repère... les sacres exceptés ! Je me sentirais mal à l'aise de conclure mes exposés sans accorder une place de premier choix à saint Paul. Appelons ça la cerise sur le gâteau. L'année qui lui est consacrée dans l'Église catholique se termine dans à peine plus d'un mois. Je lui ai consacré quelques miettes au passage quand j'ai parlé des mots « diacre » et « diaconie » dans le Nouveau Testament. Mais maintenant, c'est presque l'heure de la fin du repas, c'est l'heure du gâteau, et pas un gâteau acheté s'il vous plaît ! rien de moins qu'un saint-honoré — un saint honoré !

De mes cinq personnages, Paul est le seul à ne pas faire partie du groupe des Sept ni du groupe des diacres au sens technique du terme. Mais dans au moins douze textes, je l'ai dit, il définit son ministère et sa mission en termes diaconaux, ce qui justifie largement la place que je lui donne à l'heure du dessert.

Je vais me contenter d'un seul épisode de la vie de Paul, raconté au chapitre 17 des *Actes des Apôtres*. Vous allez comprendre pourquoi. Il s'agit d'un important discours que Paul a adressé à Athènes, en Grèce, sur la colline de l'Aréopage, une grande place tout près du Parthénon. Là se rassemblaient, pour discuter et passer le temps, les grandes têtes de la ville capitale : philosophes, poètes, penseurs et orateurs. Un peu l'équivalent du quartier Montmartre ou de Saint-Germain-des-Prés à Paris dans la période de l'après-guerre. Quel défi pour Paul, le petit juif devenu chrétien en tombant de son cheval !

Notre homme s'adressait donc à un auditoire bigarré, où chacun pensait et enseignait un peu ce qu'il voulait. Ça équivaut un peu à nos sociétés modernes fondées sur la laïcité, où tout le monde est égal et où aucune religion n'a de privilège spécial. À Athènes, Paul invente un modèle de pédagogie religieuse qui m'apparaît tout à fait applicable à notre temps (2009) et à notre milieu (le Québec). Un modèle à cinq étapes, qui se suivent dans l'ordre. Écoutons, si vous voulez, le contenu de ce discours « diaconal ».

Livre des Actes des Apôtres (Ac 17, 22-31)

« Citoyens d'Athènes, je constate que vous êtes, en toutes choses, des hommes particulièrement religieux.

23 En effet, en parcourant la ville, et en observant vos monuments sacrés, j'y ai trouvé, en particulier, un autel portant cette inscription : 'Au dieu inconnu'. Or, ce que vous vénerez sans le connaître, voilà ce que, moi, je viens vous annoncer.

24 Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas les temples construits par l'homme,

25 et ne se fait pas servir par la main des hommes. Il n'a besoin de rien, lui qui donne à tous la vie, le souffle et tout le reste.

26 À partir d'un seul homme, il a fait tous les peuples pour qu'ils habitent sur toute la surface de la terre, fixant la durée de leur histoire et les limites de leur habitat ;

27 il les a faits pour qu'ils cherchent Dieu et qu'ils essayent d'entrer en contact avec lui et de le trouver, lui qui, en vérité, n'est pas loin de chacun de nous.

28 En effet, c'est en lui qu'il nous est donné de vivre, de nous mouvoir, d'exister ; c'est bien ce que disent certains de vos poètes : *Oui, nous sommes de sa race*.

29 Si donc nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité ressemble à l'or, à l'argent ou à la pierre travaillés par l'art et l'imagination de l'homme.

30 Et voici que Dieu, sans tenir compte des temps où les hommes l'ont ignoré, leur annonce maintenant qu'ils ont tous, partout, à se convertir.

31 En effet, il a fixé le jour où il va juger l'univers avec justice, par un homme qu'il a désigné ; il en a donné la garantie à tous en ressuscitant cet homme d'entre les morts.

»

**Voyons un peu cette pédagogie de Paul.**

1° Premièrement, Paul part de la religiosité naturelle, c'est-à-dire de la culture, qui nous pousse à élever des « autels » à un peu n'importe quoi — pensons à nos vedettes, à qui on réserve le plus gros des encensoirs... et de la quête ! Mais en général, même les distants conservent un petit fond de religiosité, une certaine ouverture « au dieu inconnu » — Nouvel Âge, bouddhisme et hindouisme, rites amérindiens, etc.

2° Dans un deuxième temps, Paul élargit le cadre au Dieu de la grande nature, celui qui — je cite — « a fait le monde et tout ce qu'il contient », celui que « les temples construits par l'homme » n'arrivent pas à contenir. Dans la tête de la majorité des Québécois, le Dieu de la création, de la pêche et de la chasse, du chalet et des sentiers de la nature, n'est pas encore vraiment détrôné.

3° Ensuite, Paul rétrécit la perspective au joyau de la nature, l'être humain, en mettant l'accent sur le Dieu du temps, le Dieu de la grande « histoire », mais dans une perspective spirituelle — je cite : « il a fait [les hommes] pour qu'ils cherchent Dieu et qu'ils essayent d'entrer en contact avec lui... ».

4° Dans un quatrième temps, Paul esquisse le portrait du Dieu Père, qui avec nous — à la différence des animaux, des plantes et des minéraux — a des petits airs de famille, parce que — ici il cite un poète grec, donc païen, — « nous sommes de sa race ». Ce Dieu-là, chez nous, des jeunes et des moins jeunes commencent à le trouver un peu plus inconfortable. On aime mieux en rester à l'Être suprême, ou à l'Énergie cosmique.

5° Enfin, en bout de ligne seulement, Paul s'essaie à dévoiler le mystère du Dieu fait homme qui, en Jésus ressuscité, commence à assumer de nouveau le gouvernement de l'univers. Ce Dieu-là, chez un certain nombre de nos contemporains, suscite une réaction de blocage. Jésus homme, ça va. Mais pas plus.

Dans notre société moderne en voie de déchristianisation rapide, disons qu'on n'a pas trop de difficulté à trouver preneur pour les trois premières étapes. Les choses se compliquent à la quatrième, quand vient le temps de combattre et de renverser le temple aux idoles du monde actuel. Quand vient la cinquième étape, fondée sur l'annonce du Christ vivant, ressuscité, et sur la mission confiée à l'Église, encore aujourd'hui, comme autrefois à Athènes, on risque de se retrouver seulement avec une poignée de croyants, nos « Denis, Damaris et quelques autres »... Mais n'ayons crainte. Paul a fini par faire des petits. L'échec d'un moment n'est rien pour faire perdre le courage.

Comme chemin d'Emmaüs à inventer pour les diacres, j'ai envie surtout d'insister sur la première étape. Paul a traversé à pied la ville d'Athènes, et a été impressionné par la culture. Il a remarqué quelque part un autel élevé « au dieu inconnu ». Il part de là. Autrement dit, il prend les gens sur leur propre terrain. Puis il s'essaie à quelques aspects plus précis : le Dieu de la nature et le Dieu de l'histoire. Il introduit ensuite l'idée d'un Dieu Père, assez étrange dans le monde grec : mais comme ça risque de se corser un peu, il retourne à la culture; il cite la cinquième ligne d'un poème d'Aratus de Soles, un poète qui jouissait d'un immense prestige. Le poème parle de Zeus, le grand dieu du panthéon grec; il dit ceci : « [...] Toutes les rues et toutes les places sont remplies par lui, même la mer et le port de mer. Partout, chaque personne est en dette face à lui. Car nous sommes de sa race. » Voilà une affirmation audacieuse, qui montre un peu l'unité profonde de toutes les religions et la fraternité de tous les habitants de la planète.

Par comparaison avec celui de Paul, notre langage à nous, en Église, apparaît souvent très ecclésiastique, auto-complaisant et, pour tout dire, un peu décroché. Discours très profond, excellent en lui-même, mais qui risque de rester bloqué en circuit fermé, comme un poste de radio à la fréquence étrange et démodée dont aucune antenne actuelle ne pourrait plus capter les ondes. J'aime beaucoup citer le sociologue Fernand Dumont, un grand croyant qui a laissé sur la société et l'Église québécoises une empreinte profonde et durable. Dans son livre *Une foi partagée*, publié en 1996, et qu'on peut considérer comme son testament spirituel puisqu'il est mort en 1997, il écrivait : « La lettre [de l'Église] est presque morte. Ses mots ne passent plus, ses gestes ne portent plus, le monde a perdu la clef de sa langue, et l'Église a perdu la clef de la langue des hommes. » Et pourtant, loin de se contenter d'un pareil constat de tour de Babel où les gens ne se comprennent plus, il affirme du même coup : « L'Église a été trop mêlée au passé du Québec pour qu'on envisage sans réticence, chez les non-chrétiens, de la remiser au vestiaire des vêtements démodés, ou chez les chrétiens, de l'envoyer chez le nettoyeur. »

Par les temps qui courent, bien des gens d'Église se pensent et se disent attaqués par les législateurs, les journalistes, les artistes, les intellectuels – et tout le *kit*. Et on jette tout le blâme sur les attaquants. L'attaqué aussi a de sérieux examens de conscience à faire. Pas vraiment sur la doctrine : en général, elle ne se prête pas à la négociation, surtout si on s'appuie solidement sur la Parole de Dieu. Pas vraiment d'examen de conscience à faire sur la doctrine, donc. Mais sur les stratégies, la pédagogie, oui. On n'arrivera jamais à changer la mentalité de l'attaquant si on ne le prend pas par le cœur, sur son propre terrain. Les combats de coqs, entre humains, ne donnent pas grand-chose. Les deux risquent d'en sortir écorchés. Et depuis que les coqs ne trônent plus aussi fièrement sur le sommet de nos clochers d'églises, l'Église au Québec, il faut l'avouer, est un peu en position de faiblesse dans le combat, du moins dans la tête et le cœur de nos gens.

De ce point de vue, personnellement, je compte beaucoup sur les diacres qui, dans un monde marqué par la laïcité, ont un peu de misère, émotionnellement, à se voir considérer canoniquement comme des clercs. Immergés ou à peine sortis du monde concret du travail, des métiers et professions, et encore plongés dans le quotidien de la vie conjugale et familiale, vous avez un rôle clef à jouer pour que l'Église renoue avec la culture des gens d'ici et qu'elle cesse de jouer au martyr quand on cherche à la rabaisser, à la dévaloriser, à la replier dans les sacristies comme un escargot dans sa coquille. On essaie de nous faire taire. Ne nous taisons pas. Mais adaptons, adaptons notre langage. Comme disait saint Paul après le poète Aratus, en parlant du dieu de l'Olympe, « nous tous, nous sommes de sa race », nous sommes tous frères.

**Marc Girard, prêtre**  
**22-24 mai 2009**